

Un heureux baiser

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 44

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bolomá, lo dompteu.

L'est tot parai on rudo peit meti qué cé dé dompteu! ká, quand on vái eintrá clliáo gaillá vái lè lions, lè hyènès, lè panthères, et quand on lè vái fèrè dansi clliáo bites, à coups d'écouer-dja, dein clliáo dzèbès, cein vo fá tot refrezená! Et s'on soudzè que, se per hazá on lion vegnai à sè mettrè dè crouie louna et que l'ai preigné la breilaire dè chaotá su lo gaillá, lo déchicotè-rá tot vi pé bocons tot coumeint on boutsi que copè on bouli. Et, ma fái, on iadzo dézo lè grá-piès dè clliáo bites férocès, allá lai vo z'ein sailli! on aráí bó lè poncená avouè 'na forste áobin 'na trein, pas mèche! ne laisseront pas lo gaillá et ne botséront pas dè lo medzi tant-qu'è que ne restáí perein qué lè solá.

Pouaih! cein vo fá veni la pé dè dzeneillès, rein qué dè l'ai peinsá; por mè, ne voudre pas cein vairé!

Vo z'ai petètrè oiu contá l'histoire dè cè Anglais que sédiáí 'na ménadzèri pertot io l'allávè et quand lo dompteu eüt zu demanda à ce coo porquieit láo corratavè dinsè après, lo godème l'ai aváí repondu que l'aváí 'na granta einvia dè vairé on iadzo medzi on hommo tot vi, et, se l'ai desáí, coumeint vo z'ètés su dè l'ai passá on dzo áobin on autro, l'est por cein que vo traço adè après, et mè redzoie dza dè vairé la frimousse que vo z'allá fèrè quand iena dè vou-très bitès vo croussèrá!

Ora, ái-vo cognu Bolomá, qu'ètai cordagni pé Bimant et que s'ètai met dompteu po son compto? Ne sé pas se vit adè, má dein ti lè cas, l'ètai avouè sa ménadzèri áo tir fédérat dè Fri-bor ia dza on part d'ans, et que mimameint Favey et Grognoz, que l'ai étiot zu, l'ont bo et bin vu.

Bolomá, qu'ètai dévant la ménadzèri, avouè 'na serpeint boa que l'ai grimpávè pé dessus, láo z'a de: « Touchez-moi la main, les amis! » Adon Grognoz qu'aváí poaire dào boa l'ai á fé: « Oui, mais posez voir cette serpent, pas avant! »

Bolomá étai un tot fin po fèrè cbioliá clliáo bitès férocès, ká n'ètai pas on capon.

On iadzo que l'ètai pé Lozena et que béves-sáí on verro avouè dou z'amis dè pé Bimant qu'avíont éta à l'écoula avouè li, ion dáí z'amis l'ai dese:

— N'as-tou pas eu la fringála, quand t'é ein-trá lo premi iadzo vái lè lions, compto que te grulávè dein té tsaussès, hein?

— Oi! oi! y'avè on bocon poaire!

— Hein! te váí bin, te l'avouè, ora, dese l'autro.

— Oh! n'est pas dáí lions ni dáí z'au'rès bitès que y'avè poaire!

— Et dè quiet, adon?

— L'est parce qu'on m'aváí de que l'avíont on moué dè pudzès!

Un heureux baiser.

Il y avait, vers la fin de la première moitié de ce siècle, un jeune étudiant récemment arrivé à Upsala, le fils d'une pauvre veuve, qui se promenait avec quelques-uns de ses compagnons de l'Université, dans un jardin public, par un beau matin de dimanche.

Ils devisaient tous fort joyeusement, lorsqu'ils aperçurent, dans l'allée où ils se trouvaient, venant à eux, la fille du recteur de l'Université, une fille fort jolie et très bonne, qui se rendait à l'église avec sa gouvernante.

Soudain, le fils de la veuve s'écria gaiement: — Je suis persuadé que cette jeune fille m'accorderait un baiser.

Ses compagnons se mirent à rire, et l'un d'eux, un étudiant fort riche, se moqua de lui, et offrit de parier une grosse somme que son camarade n'oserait pas même tenter l'aventure.

Le pauvre étudiant le prit au mot. Quand la

jeune fille et sa gouvernante passèrent devant le groupe de jeunes gens, il s'en détacha et suivit les deux femmes. A dix pas de là, il s'adressa à elles et elles s'arrêtèrent; sur quoi, d'une manière modeste et franche, parlant à la fille du recteur, il lui dit:

— Il dépend entièrement de mademoiselle de faire ma fortune.

— Comment cela? demanda-t-elle, très étonnée.

— Je suis un pauvre étudiant, fils d'une veuve. Si mademoiselle consent à me donner un baiser, je gagnerai une grosse somme d'argent, enjeu d'un pari qui me permettra de continuer mes études et de délivrer ma pauvre mère de ses profondes anxiétés.

— Si votre succès et votre bonheur dépendent de si peu de chose, répondit l'innocente jeune fille, je veux bien vous accorder votre demande.

Et, rougissant, elle lui donna un baiser sur la joue, comme elle l'eût fait pour un frère; puis, de retour chez elle, elle raconta à son père la rencontre qu'elle avait faite.

Le lendemain, le recteur fit appeler le hardi étudiant, anxieux de savoir quelle sorte de personnage avait osé ainsi accoster sa fille. Mais les façons modestes du jeune homme l'impressionnèrent d'une manière favorable. Il écouta son histoire, et l'étudiant lui plut à tel point qu'il l'invita à dîner deux fois par semaine.

Environ un an après, la jeune fille épousa l'étudiant dont elle avait fait la fortune. Il en fit une femme heureuse et honorée, car il est aujourd'hui un des plus célèbres philosophes suédois.

Un ménage modèle.

C'était autrefois la coutume, dans une petite ville des environs de Londres, de couronner chaque année, en une fête publique, le ménage qui offrait le plus parfait tableau de l'amour conjugal. Comme tant d'autres traditions vénérables, ce touchant usage avait fini par disparaître. Un vieux garçon, habitant du pays, s'est décidé à le rétablir. Enclin, en sa qualité de célibataire, à prôner les douceurs de la vie conjugale, il a légué à ses concitoyens de quoi décerner un prix annuel au plus heureux ménage de la localité.

Pour la première fois, ce prix vient d'être mis au concours. Sur les huit cents couples qui constituent la partie respectable de la population, quarante-cinq s'étaient fait inscrire, et la municipalité, assistée de quelques notables, discuta les titres des divers concurrents. Elle commença par écarter quarante-trois couples qui, de l'avis général, se vantaient avec impudence, en affectant une félicité parfaite, alors qu'au su de tout le monde leur joie n'était pas sans mélange.

Deux ménages seulement demeuraient sur les rangs. Le jury pesa longuement leurs mérites respectifs; puis ayant découvert que le premier n'allait point sans quelques tiraillements, se prononça en faveur du second.

Mais lorsque le maire eut proclamé le nom de ce ménage modèle et convié les fortunés conjoints à recevoir le prix de leurs vertus, on vit la femme se précipiter la première vers l'estrade officielle, et, saisissant la couronne des mains du magistrat surpris:

— Enfin, s'écria-t-elle, voici la juste récompense de vingt années de patience et de résignation!

A ces mots, son mari, qui la suivait de près, rougit, pâlit, verdit, lança un juron formidable et leva sur sa moitié une main si menaçante qu'on s'empres-sa de les séparer. Et tandis que la fanfare municipale entonnait un hymne de triomphe, quatre gendarmes reconduisirent à son domicile le plus parfait ménage de la localité.

(Annales politiques et littéraires.)

Le bas blanc. — Le bas blanc ressuscite, nous dit la baronne Staffe, dans ses « Notes mondaines, » la mode en soit louée, au nom de la propreté exquise. En soie, fil ou coton, si parfaite que fût la teinture, le bas noir déposait toujours un peu sur le pied et la jambe, et, malgré tous les soins, les extrémités inférieures pouvaient manquer de scrupuleuse netteté. — Allons, messieurs les poètes, vous pourrez encore célébrer le « bas blanc bien tiré. »

Boutades.

Un de nos abonnés nous communique le certificat de conduite ci-après, qu'il vient de retrouver parmi de vieux papiers:

Le soussigné déclare que le nommé Jaque Daniel D'oleire de Oleire, au canton de Vaud: a servi chez lui en qualité d'ermite lespace de 15 moi, 10 jour. Pendant cetem ce garçon a non seulement apporte beaucoup d'assiduité dans l'exercice de ses vache; Mais il s'est comporte en garçon de probité et de candeur; et de maniere a se rendre recommandable a toutes les honnêtes gens Enfoi de quoi, le present luiaété dé livré a Donatire au canton de Vaud le 11^{me} septembre 1821. (Signature).

Vingt voyageurs de commerce étaient à table d'hôte.

La chasse était à peine ouverte. Deux perdreaux pour tous: c'était peu. Le plus instinctif de la société en prend un, le découpe et le garde, tout entier, pour lui seul. Son voisin, à qui l'eau est à la bouche depuis longtemps, l'interroge alors en goguenardant:

— Jouez-vous aux dames? lui demande-t-il.

— Quelque peu.

— Eh bien! je souffle votre gibier, parce que pouvant prendre deux perdreaux, vous n'en avez pris qu'un.

En disant ces mots, il enlevait la volaille de l'assiette de son voisin pour la mettre sur la sienne.

Trois compagnons de voyage de bon appétit venaient d'arriver dans une hôtellerie. On leur servit pour eux trois, sur le même plat, deux pigeons et une perdrix. Ils avaient convenu que chacun prendrait la pièce qui se trouverait devant lui. L'un d'eux, qui avait convoité la perdrix, cherchant à la mettre de son côté, fit tomber la conversation sur l'ancien et le nouveau système du monde. « Imaginez-vous, dit-il, que ce plat est la terre. Copernic veut quelle tourne, » et en disant cela, il fit faire au plat un mouvement qui la plaça de son côté.

Mais un de ses compagnons, qui n'avait pas quitté de vue ce bon morceau, dit assez naïvement: « Quant à moi, j'aime tout autant l'ancien système qui ne fait pas bouger la terre. »

Et il remit le plat comme il était auparavant.

THÉÂTRE. — Jeudi, la représentation de *La tante Léontine*, pièce nouvelle pour Lausanne, a eu très grand succès. Cette comédie sera redonnée demain, dimanche, avec *La Papillonne*. Voilà un programme des plus alléchants.

L. MONNET.

OCCASION Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et d'hiver, tel que:
dep. Fr. 1 — p. m.
Milanes, Bouxkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »
Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 »
Cotonnerie, toiles écruës et blanchies » — 20 »
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. = Echantillons franco. =
Adresse: Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.